

# 1

Le feu crépite, mais ne luit plus pour personne. Dans la nuit saharienne, si scintillante qu'aucune ombre n'y trouverait place, la masse sombre de la falaise du Kawar étend l'improbable halo d'une obscurité magnétique. Indifférent aux âmes humaines, tourments, espoirs, et tourments de l'espoir lui-même, le désert pèse son impassible sommeil.

Amarré à l'opacité du ciel, il dort.

Le campement ayant quelque temps abrité Talyat et la parenté de Talyat n'est plus que l'empreinte du ravage, la flétrissure de la terre, honni soit l'homme qui l'a décidé, vomis soient ceux qui l'ont perpétré.

Jusqu'au jour qui vient d'expirer, les tentes touarègues, piquets en bois de *teggart*, piliers fragiles et millénaires, velums de peaux ou d'*afazo*, toits des hommes en miroir du toit du monde, exhalaient l'odeur du thé, la fermeté du foyer ; elles renvoyaient en écho le cri du verre sur le pain de sucre à l'instant de l'ébullition, elles enveloppaient les rires des enfants attendant le quatrième thé, *aghamar*.

Jusqu'à la nuit qui vient de s'abattre, le sable, épris de la moindre goutte de liquide abandonnée par le ciel ou offerte par les hommes, le sable crissait la soif.

Mais les tentes, à présent, laissent battre au vent leurs nattes déchirées. Sous les dais frissonnants, parmi tous ces objets désormais sans objet, les

éclaboussures cramoisies ont tavelé, çà et là, les théières éventrées ; le temps du partage est révolu, les couleurs de l'émail, ternies : jaune souillé sans appel, rouge suintant, odorant comme une plaie ouverte, vert impuissant. L'indigo, le noble indigo, est flétri — l'émail est bleu en vain. Et vains sont les petits verres cannelés, à jamais inutiles, fichés dans la poussière.

Le sable est figé, grumeleux, désaltéré de toutes ces humeurs qu'un corps supplicé abandonne avant de renoncer.

Sans vie, la parenté gît.

Afalawas, le forgeron à l'œil souriant et à la langue moqueuse, l'*enad* aux mille sabres précieux, est couché sur le flanc, mains agrippées au vide, jugulaire tranchée par une lame vulgaire. Il est étendu, gorge déployée, lui qui a forgé tant de nobles épées, filles de ces *tizgheyen* façonnées par le Créateur dans le même temps qu'il a créé le monde, et que, sous la tente, nous nous transmettons d'oncle à neveu, du fils de la mère au fils de la sœur.

Les hommes d'Abbou Azzâm parlent tout bas, même ces hommes-là, quand la nuit épaissit le sang et l'odeur du sang séché. En cercle paisible, combattants de la Katiba, ils sont assis. Autour du feu moribond qui fait vaciller les ombres, ils laissent choir leurs paroles, comme si les gorges se nouaient à l'insu des âmes, et les mots, sans rien dire, se chargeaient du poids des actes.

Ils ont ligoté Talyat.

L'ont-ils un moment épargnée à cause de son âge, de sa peau claire et de ses yeux bleus, ou bien parce qu'elle est la mère de l'homme qu'ils vont emmener ? Ibram est enroulé dans une natte, ficelé comme on

fait, avant de les brûler, des carcasses de chèvres que la peste des ruminants a emportées en trois jours.

Ils ne vont pas brûler Ibram, qui gît, mais qui respire, mains derrière le dos, pieds liés aux mains.

Pas maintenant, pas tout de suite.

Lui, Ibram ag Attaher, le chef parmi les chefs, l'amenôkal des parentés assemblées, prince non de guerre mais de sagesse, la voix qui résonne dans les montagnes, les vallées et les plaines de l'Ahaggar et de l'Aïr, il gît. Respecté par le sultan d'Agadez lui-même, comme par chaque Targui, noble ou roturier, de chaque parenté, il gît et respire encore. Les Kel Ghela, ceux de Ghela et leurs alliés, toutes parentés formant entre elles parenté, ignorent encore le destin d'Ibram, fils d'Attaher et de Talyat, dont le nom chante sous les tentes, sur les pistes et dans les oasis, à la lumière des mémoires et dans le secret profond des cœurs.

Le soleil affleurerait déjà le pic Zoumri quand ils ont surgi dans le mugissement de leurs camions jumeaux. C'est Assâlo, la jeune *teghawelt*, l'affranchie fille de fils d'affranchis, qui la première les a aperçus. Portant, droit sur la tête, le grand récipient rempli de l'eau claire de Doumba, elle avait le regard lointain.

Et dans le lointain est apparu le nuage de poussière. Le passage des dromadaires, placides vaisseaux du désert, ne fait pas voler le sable du désert.

Laissant choir la bassine — précieux liquide répandu, têt avalé par la terre inassouvie —, Assâlo a couru vers le campement, ruant, désordonnée comme une chamelle mal dressée, hurlant l'aigu et le grave, et les broussailles roussies alentour ont frémi.

Talyat se souvient d'Assâlo qui jouait du *tendé*, le tambour à tout faire — mortier le jour pour piler le mil ou le sorgho, tendu d'odorante peau de chèvre la nuit pour résonner sous les doigts des femmes et accompagner voix et silences suaves parmi les couples encore à tisser. Prenant appui sur le sable dont elle empruntait la fluidité, la voix d'Assâlo s'élevait vers le toit de la tente et traversait le velum pour atteindre le ciel. Les ombres jouaient avec le cuivre de sa peau, et ses lèvres soulignées de khôl noir et brillant laissaient furtivement entrevoir le délicieux écartement de ses incisives, *tamézeyt*, comble de délicatesse.

Talyat détourne le regard. Joue collée au sol, le visage d'Assâlo paraît humer la poussière de quartz. Enroulées sur la nuque, ses tresses palpitent à la brise cristalline du Sahel. Genoux repliés, ongles retournés agrippant encore la terre, de quel geste inachevé ce corps foudroyé a-t-il été privé ? Les lèvres moirées d'Assâlo sont entrouvertes, comme si, à l'instant du dernier soupir, déjà extraite de l'horreur, elle avait choisi de confier, à travers le sable, une ultime et paisible exhalaison de grâce à l'eau vivante qui court sous la terre.

Tous ceux qui avaient accompagné Ibram ont subi la colère d'Abbou Azzâm. Ayant ôté leurs vies, il parle tout bas, apaisé, autour du feu, gestes lents, tête haute, barbe fournie, et tous les signes de la sagesse.

À quelques mètres, cependant, les corps témoignent.

Maha, le fils du gommier Amalu, qui était si fier de l'uniforme de son père, boubou blanc et bleu, pantalon noir et serviette rouge, a teinté de son sang le cou de son chameau Zinkad, encore agenouillé près de son corps.

Lawey, le poète, champion des joutes oratoires, a eu le temps, geste ultime, dernier signe d'existence, de saisir la main de Yaffé, sa bien-aimée déjà passée.

Tous les compagnons de ce dernier voyage ont payé le prix du refus d'alliance signifié par Ibram à la phalange djihadiste plusieurs semaines plus tôt. Salah, l'ancien esclave qui conduisait les caravanes en maître, Tamelet, dont on admirait le port de tête altier quand elle remettait en place sa clef de voile, et Moussa, chétif et frêle, mais qui connaissait les plantes et soignait toutes les plaies... Et Reichenou, dont on disait que la beauté tourmentait même les vieillards décrépits, et Bodal, le noble guerrier, qui tant d'années a protégé Ibram de tous les dangers, et Marwan, qui aimait Yaffé en secret mais a cependant conservé son amitié à Lawey, et le petit Izri, réveillé par les moteurs et les clameurs, qui s'est trouvé, nu et chancelant, sur la route du second camion...

Talyat garde en elle chaque visage et chaque voix, tous les siens trouveront une sépulture dans sa mémoire, mais l'heure du deuil viendra plus tard. Dans le silence désolé, seulement déchiré par quelques éclats de voix rauques, la parenté qui n'est plus le crie à Talyat qui respire encore. Car il demeure peut-être un espoir de sauver Ibram et, au-delà, la lignée d'Ibram. Face à l'espoir, le deuil s'efface. C'est la loi de la vie. Talyat en mesure la portée, elle qui, jadis, a connu le deuil sans l'espoir.

Et voici que le temps jadis, sans ambages, vient poser sa cape sur le désert déshonoré.